

Expériences intimes et subjectivité juvénile des Eurasiennes envoyées en France à la fin de la guerre d'Indochine

Yves DENÉCHÈRE*

Résumé

Une migration d'enfants métis fut organisée à partir de la fin des années 1940, de l'Indochine vers la France. Cet article étudie le caractère genré de cette migration transnationale singulière qui a concerné plusieurs milliers d'enfants eurasiens et africasiens, beaucoup plus de garçons que de filles. Les modalités de l'éducation des filles ont été bien différentes de celles réservées aux garçons. La Fédération des Œuvres de l'Enfance Française en Indochine (FOEFI) a confié plus de 500 filles à un foyer tenu par des religieuses à Saint-Rambert-en-Bugey (Ain). L'expérience collective d'assimilation de ces petites filles et adolescentes a contribué à construire chacune d'elles en tant que sujet. Grâce à des archives inédites, il est possible d'interroger l'intimité de ces expériences individuelles pour évaluer les impacts des traumatismes subis et de la politique postcoloniale dont elles ont été l'objet, sur leur construction subjective.

Mots-clés : Guerre d'Indochine, Eurasiennes, Genre, Migration, Assimilation, Identité

Abstract

Some five thousand mixed-race Eurasian and African children were sent from Indochina to France in the late 1940s. This article studies the gendered dimension of this singular transnational migration involving many more boys than girls. Educational provisions for girls were quite different than those planned for boys. The *Fédération des Œuvres de l'Enfance Française en Indochine* (FOEFI) entrusted more than 500 girls to a home run by nuns in Saint-Rambert-en-Bugey (Ain). New unpublished archives invite to investigate the private, individual experiences of these girls to examine how their subjective development as individual was shaped by this collective, postcolonial and assimilationist frame as well as by the deep trauma they suffered.

Key-words: Indochina War, Eurasian Girls, Gender, Migration, Assimilation, Identity

* Yves Denéchère est professeur d'histoire contemporaine à l'Université d'Angers et dirige l'UMR TEMOS. Il coordonne le programme de recherche pluridisciplinaire EnJeu[x] Enfance et Jeunesse. Il a publié en 2019 : *Enjeux postcoloniaux de l'enfance et de la jeunesse. Espace Francophone (1945-1980)*, Peter Lang.

Introduction

Dès l'implantation de la présence française en Indochine au XIX^e siècle sont nés des enfants métis ou eurasiens, fruits de relations sexuelles amoureuses ou forcées, passagères ou plus durables, entre des Européens (colons, fonctionnaires, soldats, etc.) et des femmes du pays¹. Dès la fin du XIX^e siècle mais surtout dans l'entre-deux-guerres, différents acteurs (notables, militaires, associations philanthropiques, congrégations religieuses) s'interrogent sur le « fait eurasien », la « question eurasiennne »². Pendant la guerre d'Indochine (1946-1954), la présence d'un important corps expéditionnaire français accroît considérablement le nombre d'enfants métis (eurasiens et africains surtout³) ; en même temps s'aggrave la difficulté de leur intégration dans des sociétés s'affranchissant de la domination coloniale.

Créée en 1949, mais héritière d'organisations antérieures⁴, la Fédération des Œuvres de l'Enfance Française d'Indochine (FOEFI) espère alors que les enfants métis « feront souche en Indochine et assureront la pérennité de la présence de la France dans les États associés – et amis également, souhaitons-le de tout cœur »⁵. Un certain nombre d'enfants ayant la nationalité française sont « rapatriés » avec l'objectif de les éduquer et d'en faire des « traits d'union » entre la France et leur pays. Ceux-ci doivent être « jeunes et malléables » et « sont destinés à revenir en Indochine et à y demeurer, pour la plupart »⁶. Puis, la décolonisation devenant effective, l'objectif change : il s'agit désormais d'assimiler les enfants métis envoyés en métropole, quel que soit leur âge, à la population française. Par humanisme ou idéologie, en tout cas persuadée de soustraire « toute une jeunesse aux pires turpitudes et au sort le plus misérable », la FOEFI organise une migration d'enfants métis⁷.

1. Ann Laura Stoler, *Carnal Knowledge and Imperial Power: Race and the Intimate in Colonial Rule*, Berkeley, University of California Press, 2002 ; David M. Pomfret, *Youth and Empire. Trans-colonial Childhoods in British and French Asia*, Stanford University Press, 2016.

2. Dominique Rolland, *De sang mêlé. Chronique du métissage en Indochine*, Toulouse, Elytis, 2006 ; Liesbeth Rosen Jacobson, « *The Eurasian Question* » : *The colonial position and postcolonial options of colonial mixed-ancestry groups from British India, Dutch East Indies and French Indochina compared*, Uitgeverij Verloren, 2018.

3. Les termes « Eurasien » et « Eurasienne » sont revendiqués comme un marqueur d'identité et utilisés par les femmes dont le parcours est retracé ici. Elles se retrouvent régulièrement au sein d'une « Amicale des Eurasiennes » qu'elles ont créée. On emploiera donc ce terme de la même façon pour les désigner. Le terme « Africain » est couramment employé dans les sources administratives et associatives de l'époque, très peu par les personnes concernées aujourd'hui qui considèrent le terme « Eurasiens » comme englobant.

4. La Fondation Brévié fondée en 1939, puis la Fondation fédérale eurasiennne, puis la Fondation de l'enfance française d'Indochine en 1946.

5. Archives Nationales d'Outre-Mer (ANOM), 90 APC 4291, FOEFI exercice 1952.

6. *Ibid.*

7. Yves Denéchère, « Les « rapatriements » d'enfants eurasiens en France à la fin de la guerre d'Indochine. Pratiques, débats, mémoires ». *Revue d'Histoire de l'Enfance Irrégulière*, 14, 2012, p. 123-139 ; Christina Elizabeth Firpo, *The Uprooted: Race, Children, and Imperialism in French Indochina, 1890-1980*, Honolulu, University of Hawai'i Press, 2016.

Cette transplantation s'appuie sur un décret de novembre 1928 stipulant que « tout individu, né sur le territoire de l'Indochine de parents dont l'un, demeuré légalement inconnu est présumé de race française, pourra obtenir la reconnaissance de la qualité de Français »⁸, donc être pris en charge par l'État français.

Le caractère genré de cette migration transnationale singulière qui a impliqué environ 5 000 enfants eurasiens (3 000 garçons et 2 000 filles) est très marqué⁹. La FOEFI a confié l'éducation des filles à une multitude d'établissements religieux dans lesquels elles ont été dispersées, sous le contrôle d'une « section féminine » du service social de la fédération. Cependant, plus de 500 d'entre elles ont été élevées et éduquées en communauté dans le foyer de « l'abbaye » à Saint-Rambert-en-Bugey (Ain). Même si théoriquement « les filles bénéficient des mêmes dispositions bienveillantes que les garçons, car le temps est révolu où la femme pouvait aborder la vie sans les moyens d'occuper un poste lui permettant de suffire à ses besoins »¹⁰, leur « histoire » et leurs parcours sont bien différents des garçons. Ceux-ci sont en effet accueillis dans des établissements laïcs administrés directement par la FOEFI, avec du personnel de service quand les filles assument toutes les tâches ménagères sous la houlette des religieuses¹¹.

Grâce à des sources inédites, surtout des témoignages des personnes concernées¹², mais aussi en pratiquant la méthode sociologique de la

8. Emmanuelle Saada, *Les enfants de la colonie. Les métis de l'Empire français entre sujétion et citoyenneté*, Paris, La Découverte, 2007.

9. Thomas Faist, Margit Fauser, Eveline Reisenauer, *Transnational Migration*, Cambridge, Polity Press, 2013.

10. ANOM, 90 APC 4291, FOEFI exercice 1950.

11. La construction juvénile des garçons est mieux documentée car ils se sont exprimés davantage que les filles, notamment dans *Grain de Riz*, le bulletin de « Association FOEFI » créée en 1987 à l'initiative des anciens pensionnaires des foyers de la FOEFI <http://foefi.net/grainderiz.html>. Peu d'Eurasiennes y ont écrit. De même les témoignages masculins sont plus nombreux deux films documentaires : Philippe Rostan, *Inconnu présumé français*, France, 90 minutes, 2009 et Frédérique Pollet-Rouyer, *Né sous Z. France-Belgique*, 75 minutes, 2010. Enfin, dans l'exposition réalisée par Sophie Hochart « Le déracinement silencieux » (2017), su 39 portraits et témoignages, 34 d'hommes et 5 de femmes.

12. Quatorze entretiens formels avec des Eurasiennes en 2018 (et beaucoup d'autres contacts et entretiens informels).

N. Prénom	Date de naissance	Date de départ	Âge au départ	Placement principal	Date de l'entretien	Durée de l'entretien
C. Marie-Simone	1939	1949	10 ans	Saint-Rambert	05/03/2018	55 min
D. Germaine	1943	1954	11 ans	Toulon	05/02/2018	65 min
F. Yvonne	1954	1963	9 ans	Saint-Rambert	09/01/2018	85 min
F. Monique	1953	1959	6 ans	Bailleul	15/02/2018	68 min
G. Jeannette	1939	1949	10 ans	Saint-Rambert	12/01/2018	65 min
H. Annie	1953	1965	12 ans	Paris (adoptée)	19/03/2018	65 min
L. Francine	1950	1963	13 ans	Dreux	10/01/2018	50 min
L. Josette	1962	1963	1 an et demi	Bourg-la-Reine/Saint-Rambert	31/01/2018	55 min

« participation observante »¹³, il est possible d'interroger l'intimité des expériences individuelles vécues. Il s'agit d'évaluer les impacts des traumatismes du déracinement et d'une biopolitique postcoloniale sur la construction subjective des Eurasiennes au-delà de l'expérience collective d'assimilation. Les apports nouveaux des *Intersectional Studies*¹⁴ croisant *Gender Studies* et *Colonial/Postcolonial Studies*¹⁵, *Transnational Studies* et *Youth Studies*¹⁶, doivent être mobilisés pour étudier les expériences intimes de ces jeunes migrantes. Les Eurasiennes étaient-elles conscientes d'être considérées par les organisateurs de cette migration contrainte comme un enjeu ? Comment ont-elles ressenti et vécu l'injonction d'assimilation pesant sur elles ? Comment ont-elles pu se construire subjectivement en tant que femme, métisse et migrante dans un environnement coercitif, entre le sentiment d'avoir été sauvée et celui du déracinement ?¹⁷

Lors des entretiens réalisés en 2018, les Eurasiennes âgées alors de 56 à 83 ans (nées entre 1935 et 1962) ont toutes manifesté leur volonté de comprendre ce qu'il leur est arrivé. Soucieuses que l'on ne déforme pas leur histoire¹⁸, elles expriment un point de vue plus ou moins critique sur les modalités de leur prise en charge par la FOEFI et les congréga-

L. Marie-Dominique	1951	1961	10 ans	Saint-Rambert	11/01/2018	130 mn
M. Paule	1941	1949	8 ans	Saint-Rambert	26/01/2018	125 min
M. Madeleine	1948	1956	7 ans	Illiers	28/02/2018	90 min
P. Monique	1949	1958	9 ans	Saint-Rambert	23/03/2018	50 min
V. Nina	1940	1947	7 ans	Lyon/ Saint-Rambert	17/01/2018	105 min
W. Monique	1935	1951	16 ans	Saint-Rambert	09/02/2018	65 min

En outre, deux entretiens ont été réalisés en 2018 avec Sœur Marie-Bénédicte et Sœur Marie-Laurent, religieuses de Notre-Dame-Des-Missions de Saint-Rambert-en-Bugey.

13. Sébastien Soulé, « Observation participante ou participation observante ? Usages et justifications de la notion de participation observante en sciences sociales », *Recherches Qualitatives*, 27(1), 2007, p. 127-140. Participation observante lors de rencontres entre anciennes pupilles de la FOEFI (Vouvray, mars 2017 ; Saint-Rambert-en-Bugey, juin 2018 et juin 2019), notamment présentation des recherches en cours.

14. Sumi Cho, Kimberlé Williams Crenshaw, Leslie McCall, "Toward a Field of Intersectionality Studies: Theory, Applications, and Praxis". *Signs Journal of Women in Culture and Society*, 38/4, 2013, p. 785-810.

15. Ellen Boucher, *Empire's Children: Child Emigration, Welfare and the Decline of the British World, 1867-1967*, Cambridge University Press, 2014 ; Tim Allender, *Learning femininity in colonial India, 1820-1932*, Manchester University Press, 2016.

16. Richard Jobs & David Pomfret (eds.), *Transnational Histories of Youth in the Twentieth Century*, London, Palgrave Macmillan, 2015 ; Yves Denéchère et Joëlle Droux (dir.), *Enfants et relations internationales au XX^e siècle*, numéro thématique de *Relations Internationales*, n^o 161, 2015.

17. Sur les problématiques liant enfance et décolonisation, voir Yves Denéchère (dir.), *Enjeux postcoloniaux de l'enfance et de la jeunesse. Espace francophone (1945-1980)*, Berne, PIE Peter Lang, collection « Outre-Mers », 2019, notamment Yves Denéchère, « Le projet postcolonial de la Fédération des Œuvres de l'Enfance française d'Indochine (FOEFI 1949-1983) », p. 121-130 ; Yves Denéchère et Violaine Tisseau (dir.), dossier « Enfances (dé)colonisées » dans *Revue d'Histoire de l'Enfance irrégulière*, n^o 22, 2020.

18. Isabelle Descamps, *Les sources orales et l'histoire. Récits de vie, entretiens, témoignages oraux*, Paris, Bréal, 2006.

tions religieuses. Les entretiens ont également permis d'accéder à des papiers personnels, des photographies, des correspondances, des écrits inédits ¹⁹. Enfin, les réseaux sociaux et forums ont permis d'étudier les expressions les plus actuelles des Eurasiens et Eurasiennes ²⁰. En mobilisant ce vaste ensemble documentaire, complété par des archives associatives et administratives ²¹, des articles de presse et des documents audiovisuels de l'époque ²², l'ambition est de reconstruire historiquement les expériences intimes uniques des jeunes Eurasiennes en privilégiant les processus de subjectivation, c'est-à-dire de prise de conscience par le sujet de sa propre individualité.

Ainsi, émerge un récit qui s'attache à définir trois grandes relations qui structurent le développement personnel des jeunes Eurasiennes. D'abord la relation aux structures d'éducation dans lesquelles elles ont été successivement placées (I). La relation aux autres, aux différents âges de leur enfance et de leur jeunesse, est un élément constructeur déterminant (II). Enfin la relation qu'elles entretiennent avec leur identité est très complexe car elle est fortement évolutive. Les petites filles ou pré-adolescentes migrantes sont devenues des adolescentes puis des jeunes filles, leur corps s'est transformé, leur féminité s'est affirmée, le rapport à leur pays de naissance a changé (III).

Construire cette histoire, l'écrire puis la présenter aux Eurasiennes – comme un contre-don répondant à la confiance manifestée lors de nos rencontres – a été une aventure de recherche passionnante ²³. Ce fut aussi une tâche périlleuse et délicate car elle croise des conflits de mémoire liés à la présence coloniale française en Indochine et à ses prolongements postcoloniaux, et aussi des conflits de mémoire intimes avec des plaies promptes à se rouvrir.

19. Papiers personnels issus des dossiers individuels de la FOEFI ; photographies de famille, portraits individuels, photos de groupe ; correspondances personnelles ; témoignages manuscrits non publiés : Paule M., *Chinoise verte* (2004, 185 p.), plusieurs courts écrits de Nina V. datés de 1990 à 2018, un poème de Monique F. (1994).

20. Notamment les avis de recherche du site Internet de « Association FOEFI » : <http://www.foefi.net/messages.html> ; Le forum « Anciens du Laos » : anciensdulaos@yahoogroupes.fr

21. Archives Nationales d'Outre-Mer (Aix-en-Provence) qui conservent les archives de la FOEFI, voir le dossier thématique réalisé en 2019 : [Phttp://www.archivesnationales.culture.gouv.fr/anom/fr/Action-culturelle/Dossiers-du-mois/1904-FOEFI/index.html](http://www.archivesnationales.culture.gouv.fr/anom/fr/Action-culturelle/Dossiers-du-mois/1904-FOEFI/index.html) ; Archives Nationales (Pierrefitte) ; Archives de Notre-Dame-des-Missions à Saint-Rambert-en-Bugey ; Archives du ministère des Affaires étrangères (La Courneuve et Centre des Archives Diplomatiques de Nantes sur les envois d'enfants eurasiens en France) ; « Registre des enfants eurasiens de Seno », archives privées.

22. « Des enfances à Rebours », documentaire de Séverine Liatard et Anne Franchini, 52 minutes, diffusé le 22 septembre 2015 sur France Culture, La fabrique de l'histoire. Avec notamment les entretiens avec de Madeleine Jillet et de Paule Migeon.

23. Des présentations du travail en cours ont été présentées lors de rassemblements d'ancien.ne.s pupilles de la FOEFI en mars 2017, juin 2018 et juin 2019.

D'un pays à l'autre : la relation au cadre et à l'environnement

Dès la fin des années 1940, la FOEFI regroupe des enfants à Dalat, à Hanoi, à Cholon (Saigon), au Cap Saint-Jacques, etc. et les prépare au départ. À Hanoi, la FOEFI confie des petites Eurasiennes du Tonkin à des religieuses de Notre-Dame-des-Missions (NDM)²⁴, sous la houlette de Sœur Marie Sainte-Jeanne-d'Arc, alias Mère Jeanne (Rose Bichon, 1899-1979). Parmi les pensionnaires, certaines sont des orphelines mais la plupart ont été confiées par leurs mères vietnamiennes à la FOEFI en tant que « pupilles eurasiennes d'Indochine » selon un statut spécial créé en 1943. Les pères français, ancrés dans les souvenirs de ces enfants, seulement vus sur une photographie ou complètement inconnus mais présumés français, sont très majoritairement absents de cette histoire.

Les établissements de la FOEFI en Indochine sont, pour quelques mois ou quelques années, les premières structures d'éducation qu'expérimentent les petites filles²⁵. Elles doivent respecter les règles de la vie en collectivité, reçoivent les premiers rudiments de l'instruction, entendent parler de la France, montrée sur une carte par une bague de bambou. En contexte de guerre, les moyens sont précaires, mais la nourriture, la plupart du personnel et l'environnement sont vietnamiens²⁶. Ainsi le passage par ces établissements peut être considéré comme une initiation à la France pour les Eurasiennes, une transition entre la première phase de leur vie, vietnamienne, et celle qui va suivre.

D'autres petites Eurasiennes connaissent un tout autre cadre de vie dans leur pays de naissance. Par exemple, après Diên Biên Phu et les accords de Genève (1954), des forces françaises se replient au Laos, notamment à Seno (proche de Savannakhet) où la France conserve une base aérienne. Des milliers de civils les suivent, surtout des familles composées de mères vietnamiennes et de leurs enfants eurasiens ou africasiens, sans état civil, de pères présumés français. À la fin des années 1950 et au début des années 1960, des centaines d'enfants métis vivent autour de la base sous la protection des Français²⁷. Les conditions de vie sont plus que modestes voire précaires, les filles assument les travaux ménagers, élèvent leurs petits frères et sœurs, sont auto-

24. Congrégation missionnaire fondée en 1861 à Lyon par Euphrasie Barbier. Voir Marie-Bénédict Ollivier, *Missionnaire aux quatre vents du monde. Euphrasie Barbier (1829-1893)*, Roma, Instituti Salesiano Pie XI, 2007.

25. Juliette Varenne, *Juliette du Tonkin*, Publibooks, 2008.

26. Entretiens avec Jeannette G. 12/01/2018, Paule M. 26/01/2018, Binta B. 25/06/2019.

27. Statistiques, rapports et correspondances sur la base de Seno et la population civile, archives du ministère des Affaires étrangères : CADN, fonds Vientiane 732POA4 et 732POA80 ; Courneuve, 132QO67 et 132QO140.

mes très tôt. Quand les Français doivent quitter définitivement Seno, ils donnent un état-civil français à ces enfants, leur permettant d'être pris en charge par la FOEFI (1963) ²⁸.

Les transferts des enfants eurasiens vers la France se sont échelonnés de 1947 au début des années 1970 avec des vagues importantes certaines années (par exemple 1949, 1954, 1963). Comme les garçons, les premières filles arrivent en France en 1947. Elles sont une vingtaine, accueillies dans une maison de NDM à Toulon. En 1949, une quarantaine, âgées de 8 à 10 ans, quittent le Vietnam et s'installent à l'ancienne abbaye de Saint-Rambert-en-Bugey (Ain), village natal de Mère Jeanne, qui a soufflé l'idée d'acheter cette propriété à William Bazé, l'influent président de la FOEFI, lui-même Eurasien ²⁹. Celui-ci confie l'abbaye à la congrégation avec la charge d'y tenir un foyer pour Eurasiennes ³⁰, car « il est nécessaire de les suivre de près, de leur apporter le soutien d'une présence bienveillante, compréhensive et maternelle » ³¹. La fédération prend en charge l'entretien des pupilles qui lui ont été confiées, mais ne salarie pas les religieuses, celles-ci poursuivant leur mission d'éducation, dans une propriété agréable, isolée dans la campagne ³².

Les Eurasiennes qui ont passé plusieurs années de leur enfance et adolescence à Saint-Rambert considèrent toutes que l'abbaye était un cocon protecteur, qu'elles y étaient « à l'abri ». Mais le sentiment d'enfermement était aussi fort que dans d'autres établissements religieux urbains emmurés et barreaudés où l'espace se limitait à une cour et quelques tilleuls (à Dreux, à Chartres, à Bailleul ou à Bordeaux par exemple). Loin du « pensionnat sobre et coquet » dépeint par la FOEFI, une ex-pensionnaire – qui a connu les camps du Viêt-minh – parle de l'abbaye comme d'une « prison », sans aucune liberté de mouvement. Les portails des établissements d'accueil sont des points de séparation et de clôture évoqués par beaucoup d'anciennes pensionnaires. À Dreux, les filles entendaient la vie de la ville de l'autre côté des murs, montaient dans les étages pour voir ce qui se passait sur la place ; à Bailleul, une pensionnaire voulait grandir pour voir de l'autre côté du mur. Tout mouvement à la grille de l'abbaye de Saint-Rambert était scruté par les filles qui semblaient toujours attendre quelque chose ou quelqu'un ³³.

28. « Registre des enfants de Seno », archives privées.

29. Propriétaire d'une grande plantation d'hévéas, résistant pendant la Seconde Guerre mondiale, William Bazé (1899-1984) dispose d'un réseau de connaissances considérable. Notice biographique du William Bazé, archives de NDM. Portrait dans Jacques Chancel, *La nuit attendra*, Paris, Flammarion, 2013.

30. Il s'agit du seul foyer pour filles de la FOEFI. Plusieurs foyers seront créés pour les garçons, notamment en Touraine.

31. ANOM, 90 APC 4291, FOEFI exercice 1949.

32. Archives Nationales, 19760175/127, gestion comptable de la FOEFI

33. Cela rappelle des scènes classiques de la littérature de l'enfermement des enfants, ou des productions plus récentes comme par exemple le film d'Oumie Lecomte, *Une vie toute neuve*, 2008.

L'isolement était pesant. Toutes insistent sur leur vie de « recluses », l'absence totale d'ouverture sur le monde extérieur : pas de journaux, pas de télévision, pas de radio – sauf pour la bénédiction pascale du pape, mais rien sur la guerre du Vietnam. La « vie est très austère », répétitive : lever, tâches ménagères, repas, étude, extinction des feux, fermeture des dortoirs, le tout la plupart du temps en silence, avec des horaires à respecter comme le rappelaient la cloche et le sifflet ³⁴.

Toute sortie du cadre était sanctionnée par des punitions allant de la privation de dessert au martinet. Mère Jeanne exigeait de la FOEFI, et notamment de Marguerite Graffeuil (1895-1991), veuve d'un ancien résident général en Indochine et secrétaire générale de la FOEFI, d'éloigner immédiatement les pensionnaires les plus récalcitrantes ³⁵. Régulièrement, des « caractérielles » étaient retirées et placées ailleurs, et les filles « difficiles » étaient envoyées dans des établissements de la congrégation du Bon Pasteur, experte dans le redressement des « mauvaises filles » ³⁶. D'après les religieuses, certaines ont été reconnaissantes d'avoir été remises « dans le droit chemin », d'autres en ont gardé une incompréhension tenace et une rancune amère ³⁷.

Les expériences vécues par les Eurasiennes dépendent des lieux d'accueil, des congrégations religieuses, de leurs regroupements en grands ou en petits nombres. À Saint-Rambert, pendant toute la durée de fonctionnement du centre (1949-1979), elles sont nombreuses et vivent seulement entre elles, Mère Jeanne est également responsable de beaucoup d'autres filles confiées aux douze maisons de la congrégation (dont une à Fribourg en Suisse), à des pensions ou des foyers, ou dispersées dans des écoles et familles d'accueil. À la maison NDM de Toulon, à la fin des années 1940, on compte une douzaine d'Eurasiennes sur quinze à vingt pensionnaires. Au milieu des années 1950, chez les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul – qui dispersent quelques centaines de filles dans une vingtaine de départements – elles sont quelques-unes seulement à Tours, à Bordeaux, à Bailleul ; elles sont sept ou huit venues de Seno à Dreux en 1963 ³⁸. À leur demande, quelques Africaines sont envoyées au Sénégal, au Cameroun, mais la FOEFI s'inquiète de la possibilité de leur trouver ensuite un emploi sur place ³⁹. D'autres, que nous évoquerons peu ici, sont placées dans des familles d'accueil, voire adoptées et ressentent un fort isolement ⁴⁰.

34. Entretiens avec Nina V., Jeannette G., Yvonne F., Marie-Dominique L., Monique W.

35. Entretien avec Marguerite Graffeuil filmé par l'association « L'Eurasie », 1990, visible à la page <http://www.foefi.net/archives-AV.html>

36. Véronique Blanchard et David Niget, *Mauvaises filles. Incorrigibles et rebelles*, Paris, Textuel, 2016.

37. Entretiens avec Sœur M. L. et Sœur M.-B. 01-02/02/2018.

38. En 1966, 166 filles sont prises en charge par Notre-Dame-des-Missions, 128 chez les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, 19 chez les Sœurs de Saint-Paul de-Chartres, 7 au Bon Pasteur. ANOM, 90 APC 4292, FOEFI exercice 1966.

39. ANOM, 90 APC 4291, FOEFI exercice 1957.

40. Entretien avec Annie H. 19/03/2018.

Le facteur chronologique est également déterminant et bien identifié par la FOEFI en fonction des vagues de départ. Par exemple, une trentaine de filles âgées de 3 à 14 ans en provenance de la base de Seno arrivent à Saint-Rambert en 1963. Celles-ci ne reçoivent pas exactement la même éducation que les premières pensionnaires : « les sœurs avaient déjà lâché du lest »⁴¹. Il y a désormais, à quelques kilomètres de l'abbaye (à Oncieu), une maison de vacances avec une piscine pour l'été, que n'ont jamais connues les plus anciennes, déjà parties à ce moment-là. L'adaptation n'est pourtant pas plus facile pour les filles de dix ou douze ans, habituées à être très indépendantes à Seno. Le cadre de l'abbaye les contraint à un retour vers l'enfance et son corollaire : la limitation de leurs libertés⁴².

Le temps passé à l'abbaye est également un critère fort d'individuation. Alors que les Eurasiennes arrivées grandes y demeurent deux ou trois ans avant de partir dans d'autres établissements, les plus petites y restent dix ou douze ans. L'élément commun à toutes les expériences individuelles des plus jeunes eurasiennes est l'incompréhension du sort qui leur était réservé : « mais qu'est-ce que je fais là ? »⁴³ Et en attendant quoi ? Et elles ne recevaient pas de réponses à ces questions, d'ailleurs peu ou pas formulées expressément.

Des filles allaient à l'école primaire catholique du village, d'autres à l'école publique, il s'agissait de répartir la charge sur les deux établissements. Mère Jeanne et les sœurs exigeaient de très bons résultats scolaires, gages d'une bonne intégration par la langue, avec des objectifs toujours plus élevés (la première place) si bien que les filles n'avaient pas souvent droit à des félicitations, ce qui avait pour effet de les maintenir dans une certaine dévalorisation. Les moins douées ont droit au martinet dominical. Cette injonction limite sans doute les effets de résilience liée à la réussite scolaire⁴⁴. Mais incontestablement les résultats sont là : par exemple en 1967, toutes les élèves présentées au certificat d'études sont lauréates (9/9).

En grandissant, les pupilles de la FOEFI sont inscrites dans d'autres établissements, collèges, écoles ménagères ou de formation professionnelle, plus rarement lycées⁴⁵. La plupart des 53 jeunes Eurasiennes de 17-18 ans arrivées de Cholon en 1955, parlant très mal le français, sont placées dans des écoles ménagères rurales. Dans son rapport d'activités de l'année 1959, la FOEFI se félicite que 23 soient mariées et que 39 gagnent leur vie en tant qu'employées de maison, reproduisant ainsi dans un contexte postcolonial le lien entre domesticité et colonia-

41. Entretien avec Paule M. 26/01/2018.

42. Entretiens avec Yvonne F. 9/01/2018 et Francine L. 10/01/2018.

43. Entretien avec Marie-Dominique L. 11/01/2018.

44. Voir Evelyne Bouteyre, *La résilience scolaire, de la maternelle à l'Université*, Paris, Belin, 2008.

45. Statistiques des réussites scolaires des Eurasiennes, rapports d'activités annuels de la FOEFI, ANOM, 90APC 4291 à 4295.

lisme ⁴⁶. Mais la FOEFI préfère mettre en avant les réussites scolaires, voire universitaires. Une pupille obtient deux baccalauréats, deux licences et est reçue à l'École de la magistrature en 1953, une autre devient médecin. Chaque année, l'association liste les diplômes obtenus, les emplois décrochés, les mariages célébrés : autant de critères de réussite de la mission assimilatrice qu'elle s'est fixée. Les métiers les plus occupés sont ceux de la broderie (dans les soieries lyonnaises), la santé (aides-soignantes, auxiliaires de puériculture, infirmières), et surtout le commerce et le secrétariat. Certaines anciennes estiment n'avoir pas été consultées pour leur orientation et que les garçons étaient davantage soutenus que les filles. Pensant aller au lycée pour passer leur bac, deux filles se retrouvent en CAP commerce. Marguerite Graffeuil, qui est chargée plus spécifiquement de suivre les filles, détourne une autre de son envie de faire une licence de lettres et l'oriente vers un BTS de secrétariat. D'autres estiment avoir toujours été encouragées et soutenues dans leur volonté de faire des études ⁴⁷.

Le mariage apparaît pour les jeunes filles comme un moyen de sortir d'une tutelle pesante, ce qui d'ailleurs correspond aux vœux de la FOEFI – « les mariages illustrent par excellence l'intégration dans la nation française » ⁴⁸ – et des religieuses qui les ont formées à devenir de « bonnes épouses », aptes à tous les travaux ménagers. Des premières unions sont célébrées dès 1950 ; en 1972-1973, il y en a une par semaine en moyenne (y compris celles concernant des garçons eurasiens). Certaines jeunes femmes abandonnent alors leurs études, l'une découvre le syndicalisme et le féminisme grâce à son mari.

Qu'elles aient de bons souvenirs ou une vision moins idyllique de leur passage à Saint-Rambert, car « on ne peut pas sortir indemne de l'abbaye », beaucoup d'Eurasiennes demeurent attachées à l'abbaye (« notre maison », « ma maison »), avec une nostalgie liée à l'enfance. Dans les années 1960 et 1970, ces jeunes femmes, jeunes mères, certaines reviennent passer quelques jours dans un chalet préfabriqué que Mère Jeanne réserve à cet usage. Parmi les ex-pupilles les plus critiques, certaines n'ont jamais voulu revenir car elles y ont trop de « mauvais souvenirs », toujours traumatisants. D'autres font une distinction nette entre la maison qui restera toujours la leur et le modèle d'éducation qu'elles y ont reçu et qu'elles rejettent.

La volonté politique de mettre fin à cette migration singulière, de tarir le flux des Eurasiens à la fin des années 1960, les réformes de l'assistance publique, l'instauration de la majorité à 18 ans en 1974

46. Nasima Moujoud et Jules Falquet, « Cent ans de sollicitudes en France. Domesticité, reproduction sociale, migration et histoire coloniale » in *Genre, migrations et globalisation de la reproduction sociale. Cahiers genre et développement*. n° 9, Paris, L'Harmattan, 2013.

47. Entretiens avec Monique F. 15/02/2018, Josette L. 31/01/2018, Paule M. 26/01/2018.

48. ANOM, 90 APC 4293, FOEFI exercices 1972 et 1973.

mènent à la fin imposée de la mission éducative de la FOEFI à la fin de 1976. La fédération cède l'abbaye à la congrégation NDM en remerciement du dévouement des sœurs et continue de suivre les pupilles qui entrent dans la vie active. L'action sanitaire et sociale assume la responsabilité des derniers pensionnaires du foyer de Saint-Rambert qui ferme ses portes en 1979, Mère Jeanne est morte quelques mois plus tôt, « de chagrin » selon certaines sœurs. La FOEFI se dissout en 1983.

Entre soi et relation aux autres

À Saint-Rambert, les pensionnaires n'ont affaire qu'à cinq ou six religieuses, dont Mère Jeanne. Pour la FOEFI, celle-ci réunit toutes les garanties et les compétences pour tenir le foyer de l'abbaye : elle connaît la psychologie des Eurasiennes pour avoir été plus de vingt ans en mission en Indochine, elle a tenu tête aux Japonais en mars 1945 à Lang Son – ce qui lui a valu la légion d'honneur –, et elle dirige une équipe « rompue à la discipline d'une tradition de longue haleine »⁴⁹. En 1956, le président de la FOEFI doit quand même intervenir pour « faire comprendre aux pupilles que l'autorité des sœurs [doit] être respectée ». En effet, certaines des plus âgées avaient rédigé et signé une pétition s'opposant au retour de Mère Jeanne après un an d'absence, considérant que sa remplaçante était moins dure et les respectait davantage. Les meneuses, « trois éléments difficiles », sont écartées et placées par la FOEFI dans des établissements laïcs, ce qui, selon les intéressées, a constitué une vraie chance de découvrir un autre monde⁵⁰. À l'abbaye tout rentre dans l'ordre. En 1958, « les pupilles sont ouvertes et très confiantes ». Il est vrai que les foyers de garçons connaissent des difficultés bien plus importantes, si bien que la dispersion apparaît comme la seule méthode pour éviter des « mécontents voire des révoltés »⁵¹.

À partir de 1960, les rapports d'activités annuels de la FOEFI répètent que « le développement des pupilles s'accomplit harmonieusement sous la direction ferme et maternelle de Mère Jeanne »⁵². Celle-ci souligne « le bon esprit filial qui a régné parmi les enfants et le courant de confiance établi entre les Mères et les fillettes » ; « les pupilles sont heureuses, aiment l'abbaye, aiment les Mères et acceptent joyeusement l'ordre moral et matériel qui leur assure une ambiance paisible dans laquelle elles s'épanouissent »⁵³. Ce qui est confirmé par la directrice de l'école publique, surprise de constater que ses élèves « considèrent

49. ANOM, 90 APC 4291, FOEFI exercice 1950.

50. Entretien avec Nina V. 17/01/2018, et Jeannette G. 12/01/2018.

51. ANOM, 90 APC 4292, FOEFI exercice 1960.

52. ANOM, 90 APC 4291, FOEFI exercice 1957.

53. *Ibid.*

les sœurs comme leurs parents et l'abbaye comme leur maison et non un internat ». Les rapports évoquent aussi le travail collectif de ménage qui « assouplit » les filles... et fait tourner la maison, dans « une ambiance familiale ». Les pupilles sont « bien nourries » et ont « des mines resplendissantes », ce que montrent effectivement les photographies de l'époque, sélectionnées dans des albums ⁵⁴. En 1961, le médecin qui les ausculte les trouve « très attachantes, avec un équilibre qui fait trop souvent défaut à leurs camarades françaises ». Il loue leur « gentillesse, amabilité, réserve et tenue », douées et travailleuses, « elles pourront presque toutes prétendre à un avenir intéressant » ⁵⁵. En 1965, les sœurs récompensent d'un voyage à Lyon les grandes du collège qui « ont donné le ton du respect filial et de la gentillesse [et qui] dans l'ensemble ont été suivies » ⁵⁶.

Cette présentation quasi idyllique de la relation entre les religieuses « maternelles et attentives » et les pensionnaires « dociles et studieuses » ne se retrouve pas dans les témoignages de celles-ci, bien plus mitigés que les rapports d'activités de la FOEFI. Certes, les Eurasiennes considèrent que les religieuses se sont plutôt bien occupées d'elles, mais elles n'ont pas vu dans l'attitude des Sœurs et des Mères, malgré ces appellations, d'expressions maternelles, fraternelles ou affectueuses. Les adjectifs « filiale » et « maternelle », répétés par la FOEFI, ne sont jamais employés par les ex-pensionnaires pour qualifier l'éducation reçue. Certaines font même remarquer qu'en choisissant de consacrer leur vie à Dieu, ces religieuses avaient tourné le dos à leurs propres familles : comment auraient-elles pu être « maternelles » ? Dans les récits émergent quelques figures moins dures : une sœur infirmière, des sœurs étrangères de passage, celles qui les encadrent l'été, dont une a eu la vocation en rencontrant des Eurasiennes hébergées en Suisse. Mais globalement, les ex-pensionnaires estiment que les religieuses étaient insensibles et donnaient l'impression de faire la charité ; que, loin du mouvement de psychologisation de l'enfance, elles n'étaient pas dans l'empathie vis-à-vis de leurs situations et des traumatismes individuels liés à la guerre, au déracinement et à la migration ; qu'elles étaient constamment dans la rigueur éducative comme si elles avaient un « troupeau à dresser ». Les punitions, parfois collectives pour ne pas avoir dénoncé une responsable, étaient acceptées, mais pas l'injustice ni l'humiliation. Par exemple lorsque qu'une fille, considérée comme grande, faisait pipi au lit et se retrouvait sur une chaise dans la cour avec ses draps sur la tête ; ou les brimades et les coups de martinet d'une religieuse. Toutes se souviennent de la « méchanceté » de cette sœur « se comportant comme un colon », qui les traitait de « paysannes » et leur reprochait de « vivre à moitié nues ». La plupart disent avoir ressenti

54. Archives de l'abbaye de Saint-Rambert, conservées sur place.

55. ANOM, 90 APC 4292, FOEFI exercices 1960.

56. ANOM, 90 APC 4292, FOEFI exercices 1961 et 1962.

une absence de considération en raison de leurs origines, de leur « bâtardise ». Pour autant, elles précisent que cette attitude, que l'on peut qualifier de raciste, était davantage implicite qu'explicite et que ce sentiment était dû au manque d'amour et d'affection, qui n'était comblé par personne ⁵⁷.

L'éducation religieuse telle que transmise dans les maisons des congrégations ne peut pas combler ce vide. Les jeunes doivent oublier les enseignements taoïstes ou bouddhistes reçus dans l'enfance. Toutes celles arrivées sans certificat de baptême sont baptisées, toutes apprennent le catéchisme, font leur première communion, puis leur confirmation et deviennent « Enfants de Marie » pour les plus réceptives. Les activités religieuses sont nombreuses : prière plusieurs fois par jour, confession le samedi, messe le dimanche... « On y croyait vraiment », rapporte l'une d'elles, « c'était tous les jours ». La notion de péché est omniprésente : tout ce qui est interdit est péché. Ce n'est pas une religion d'amour qui est enseignée, mais une religion de culpabilité, sans échappatoire : « Dieu sait tout, entend tout, voit tout, même dans le noir ». La pénitence est très prégnante, car « on est toujours coupable devant Dieu » ⁵⁸.

Les Eurasiennes ont le sentiment de s'être construites en tant qu'individus, ensemble, entre elles, « à côté » des sœurs, pas avec elles, voire contre elles et à rebours de l'éducation reçue. Même si elles avaient vécu des expériences différentes selon les générations successives et selon leurs situations familiales, toutes singulières, les pensionnaires se considéraient « toutes pareilles ». Elles ne parlaient pas, ou très peu, de leur enfance d'avant, peut-être pour ne pas faire de différence entre elles : « On était ensemble puis c'est tout ». Bien sûr, il y avait des affinités particulières, mais les sœurs les surveillaient : « quand on parle à deux, le diable est au milieu », assénaient-elles. L'encadrement des « petites » par les « moyennes » et les « grandes » (appelées « petites mères ») est considéré comme ayant joué un rôle primordial dans leur construction subjective. Les trois niveaux étaient toujours distingués : dans les dortoirs, les classes, les activités. Par exemple, les « moyennes » réveillaient les « petites » en début de nuit afin qu'elles ne fassent pas pipi au lit ; les « grandes » qui revenaient pendant les vacances apportaient de l'air frais de l'extérieur. Et les mouvements sont nombreux, les filles doivent toujours être prêtes à faire leur valise (que beaucoup ont gardée), d'un dortoir à un autre, de l'abbaye en pensions, de pensions en foyers, avec des retours réguliers à la base. Mais en 1959, la FOEFI prend la décision de limiter le retour des filles de plus de 13 ans pendant les vacances, car les sœurs ne peuvent appliquer « la même discipline à

57. Entretiens avec Jeannette G. 12/01/2018, Paule M. 26/01/2018, Nina V. 17/01/2018, Monique W. 9/02/2018.

58. Entretiens avec Nina V. 17/01/2018, Jeannette G. 12/01/2018.

des pupilles d'âges aussi différents »⁵⁹. Le groupe arrivé du Laos en 1963 est problématique : les filles parlent mal le français et « ont tendance à faire bloc »⁶⁰. C'est « une lourde tâche des religieuses que de fondre ce petit monde parmi les anciennes ». Les 13 pupilles de plus de 9 ans sont dispersées dans des familles catholiques triées sur le volet. Un an et demi plus tard, elles sont bien intégrées, ont pris du poids, font des efforts scolaires méritoires⁶¹.

Les autres, ce sont aussi les élèves métropolitaines, essentiellement rencontrés à l'école. À Saint-Rambert, sans doute les premières arrivées souffrent-elles de racisme, traitées d'« yeux-bridés », de « chinetoques », de « chinoises vertes » par les autres élèves. Cette dernière qualification renvoie bien sûr à leurs traits asiatiques, quoique certaines soient très peu typées avec des cheveux blonds, et peut-être aussi au fait qu'elles chapardent des fruits verts dans les vergers lors de leurs maraudes, ce qui exaspère les propriétaires. Dans les années 1960, les « filles de l'abbaye », couvertes de leurs capes, sont surnommées « les abeilles », pensionnaires d'une ruche qui constitue un monde et une société à part. Elles se souviennent surtout de leur grande méfiance vis-à-vis d'autrui. Toujours en groupe, toujours se tenant par la manche, elles refusaient le contact avec les autres dans la rue, se méfiaient quand on leur posait des questions. Elles sont conscientes d'avoir sans doute ainsi manqué des possibilités d'amitié. Les Eurasiennes isolées dans des pensions ou des familles d'accueil ont connu des expériences différentes, plus douloureuses en ce qui concerne le racisme, ressentant parfois de la honte d'être différentes⁶².

Quant aux référents masculins, ils étaient très peu nombreux. Pour l'immense majorité, la figure du père était totalement absente, les seuls hommes qu'elles côtoyaient étaient l'aumônier, l'homme à tout faire qui vivait à l'abbaye avec sa famille, le médecin du village. Plusieurs racontent que lors du voyage en bateau qui les a amenées en France, elles ont effectué un transfert sur des militaires français rentrant en métropole, s'imaginant qu'ils étaient leurs pères. Une gardera longtemps une barrette pour cheveux donnée par celui qu'elle avait « choisi comme papa »⁶³.

Intimité et identité duale

L'appréhension et l'apprentissage de la féminité par les Eurasiennes sont impactés par le contexte postcolonial, le cadre contraint dans

59. ANOM, 90 APC 4292, FOEFI exercice 1960.

60. ANOM, 90 APC 4292, FOEFI exercice 1963.

61. ANOM, 90 APC 4292, FOEFI exercice 1964.

62. Entretiens avec Monique F.15/02/2018, Anne H. 19/03/2018.

63. Entretiens avec Paule M. 26/01/2018, Jeannette G. 12/01/2018.

lequel elles vivent et l'éducation reçue ⁶⁴. Certaines, peu nombreuses, voient leur mère de temps en temps. Pour toutes, les références féminines omniprésentes sont les religieuses. Or, celles-ci portent un habit qui dissimule leur corps de femme, leurs formes, leurs cheveux. Une pensionnaire, arrivée à 3 ans, se souvient avoir perdu ses repères quand les religieuses ont abandonné le port de leur voile à la fin des années 1960. La seule figure véritablement féminine dont les ex-pensionnaires de Saint-Rambert se souviennent est celle de Marguerite Graffeuil qui venait y passer un mois chaque année. Toutes se souviennent d'elle comme « une Parisienne », toujours bien habillée, qui sentait bon. C'était une « femme de cœur », une « grande fée bienveillante » qui recevait les filles une à une, leur donnait des bonbons, s'intéressait à leur orientation scolaire, les recadrait si nécessaire. Mêmes les plus critiques reconnaissent qu'elle faisait preuve pour le moins d'un grand dévouement et d'une réelle empathie, voire d'affection et même d'amour ; William Bazé écrit : « elle entoure nos fillettes de soins véritablement maternels », ce qui présente un intérêt comparatif certain avec les religieuses ⁶⁵.

Alors que leur corps se développe et que leur féminité s'affirme, les filles ne reçoivent aucune éducation en ce domaine. La nudité était naturelle en Indochine, elle est devenue péché dans les établissements religieux, comme tout ce qui concerne le corps. À Saint-Rambert, la douche se prend une fois par semaine, en sous-vêtements. Il est interdit de se toucher, interdit de se regarder. Tout comme à Dreux – où un simple miroir est considéré comme un instrument d'amour de soi malsain – les cheveux ne sont lavés qu'exceptionnellement, mais beaucoup se lèvent la nuit pour le faire quand même, à l'eau froide. Une combinaison à la mode reçue dans un colis est péché, comme le maquillage et l'épilation (que les grandes apprennent aux plus jeunes). Toute manifestation de coquetterie est assimilée à de la vanité.

Toutes les Eurasiennes racontent leurs premières règles, l'expérience intime de la menstruation et leur incompréhension. La puberté les plaçait toutes et chacune face à un phénomène nouveau issu d'un corps qu'elles ne connaissaient pas, sans y avoir été aucunement préparées. Le tabou était absolu, chez les religieuses plus qu'ailleurs ⁶⁶. Une souffre-douleur des sœurs qui n'osa pas se signaler, partit souillée à l'école, « avec de la confiture sur la jambe ». Les sœurs « ne donnaient pas ce qu'il fallait » et les filles devaient se débrouiller avec des linges inadaptés, lavés le soir dans le noir. Là encore, c'étaient les grandes qui montraient ce qu'il fallait faire, plus qu'elles n'expliquaient. À Dreux, au bout d'un dortoir, il y avait le « carré des grandes » – interdit aux

64. Tim Allender, *Learning Femininity in Colonial India, 1820-1932*, Manchester University Press, 2016.

65. ANOM, 90 APC 4291, FOEFI exercice 1950.

66. Elise Thiébaud, *Ceci est mon sang. Petite histoire des règles, de celles qui les ont et de ceux qui les font*, Paris, La Découverte, 2017.

petites –, une pièce où elles se lavaient, « se débrouillaient » avec deux bidets et de l'eau froide ⁶⁷.

De même, lorsque leurs seins se développaient, les filles devaient parfois réclamer longtemps pour obtenir un soutien-gorge. Cette négation de la puberté, de la construction féminine, du passage de la fillette à l'adolescente peut peut-être s'expliquer par une volonté de contrer la représentation hypersexualisée des congais de l'époque coloniale ⁶⁸. Sans parler d'éducation sexuelle, peu répandue à l'époque quelles que soient les structures éducatives, les informations minimales n'étaient pas données et les étapes de la féminisation non accompagnées. Les pensionnaires devaient donc se contenter d'une éducation sexuelle informelle ⁶⁹. L'une d'elles rapporte avoir voulu faire des études d'infirmière pour pouvoir découvrir – enfin – son corps. Ce n'était pas dans la bibliothèque qu'il fallait chercher des réponses, même si l'on y trouvait quelques romans à l'eau de rose signés Delly aidant à l'éducation sentimentale. Les revues pour jeunes filles introduites en douce étaient immédiatement confisquées. L'abbaye était loin de toute « culture jeune », en dehors de toute expression nouvelle de la jeunesse française : musique, cinéma, littérature ⁷⁰.

Quant aux courageux garçons qui quelquefois avançaient jusqu'à l'abbaye, ils inquiétaient les filles – qui appelaient au secours les sœurs – et étaient reçus à coups de fusil par l'homme à tout faire. En empêchant l'intersubjectivité des sexes – tout flirt était impossible – tous ces interdits ont accentué le repli homolatique des Eurasiennes, c'est-à-dire la socialisation entre filles, entre pairs. Ensemble elles partageaient les mêmes goûts, les mêmes représentations, la même normalisation ⁷¹. Les jeunes aumôniers qui venaient dans les établissements ou animaient les activités de patronage suscitaient les premiers émois amoureux. Les colonies de vacances dans lesquelles elles étaient envoyées comme monitrices pour les occuper l'été, étaient l'occasion des premières vraies rencontres avec des garçons. On leur disait qu'elles étaient de « jolies filles », elles se rendaient compte qu'elles plaisaient ⁷².

Les Eurasiennes sont unanimes à penser que l'éducation reçue ne les a pas préparées à la « vraie vie », hors les murs. Certes, la FOEFI était là pour les accompagner, considérant qu'elles devaient « être défendues

67. Entretiens avec Francine L. 10/01/2018, Nina V. 17/01/2018, Jeannette G. 12/01/2018, Yvonne F. 9/01/2018, Marie-Dominique L. 11/01/2018, Monique W. 9/02/2018, Germaine D. 5/02/2018.

68. Gisèle Bousquet et Nora Taylor (eds.), *Le Viêt Nam au féminin / Viêt Nam: Women's Realities*, Paris, Les Indes Savantes, 2005.

69. Régis Révenin, *Une histoire des garçons et des filles. Amour, genre, sexualité dans la France d'après-guerre*, Paris, Vendémiaire, 2015.

70. Richard Ivan Jobs, *Riding the New Wave. Youth and the Rejuvenation of France after the Second World War*, Stanford University Press, 2007.

71. Caroline Moulin, *Féminités adolescentes. Itinéraires personnels et fabrication des identités sexuées*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2005.

72. Entretiens avec Francine L. 10/01/2018, Yvonne F. 9/01/2018.

contre les tentations de la vie et contre elles-mêmes »⁷³, mais la sortie de l'abbaye était « une grande aventure » qu'elles vivaient seules. Avec un mélange de peur et d'espérance, que certaines comparent à l'impression ressentie lors du départ d'Indochine. Elles avaient appris la discipline, les travaux ménagers, la politesse, la rigueur... La FOEFI convient en 1975 qu'il s'agit de « qualités morales qui peuvent paraître démodées à notre époque dissolue [...] mais qui font d'elles des mères de famille équilibrées »⁷⁴. Les anciennes estiment que « prises en main du matin au soir, [elles] ne savaient pas s'autogérer », « à vingt ans, j'étais immature et nunuche ». N'ayant jamais eu d'argent en poche, elles ne savaient pas comment acheter un ticket de bus, comment faire leurs courses, comment faire sonner un réveil, comment fonctionnait la société en général. Plusieurs estiment que cela explique qu'elles soient demeurées un peu sauvages, un peu rebelles⁷⁵.

Dans l'enfance des Eurasiennes « rapatriées », la relation avec le pays d'origine est liée à l'âge de départ, aux souvenirs qu'elles conservaient ou pas. Quelques-unes expriment aujourd'hui clairement des traumatismes de guerre : la peur, les bombes, le feu et les brûlures, l'exode, la soif, la faim... Une a vécu quatre ans dans les camps de prisonniers du Vietminh où ses deux parents sont morts. D'autres n'ont aucun souvenir. La question de la langue est aussi primordiale. Ce que la FOEFI avait bien à l'esprit en interdisant strictement aux pupilles de parler une autre langue que le français. Mère Jeanne tançait celles qui « baragouinaient le niakoué », mais ne pouvait empêcher les filles d'utiliser des mots vietnamiens lorsqu'elles voulaient manifester un mécontentement ou parler entre elles secrètement. Le pays d'origine survivait chez les Eurasiennes en opposition à la France qu'elles découvraient à leur arrivée. Et d'abord le climat : le froid et neige, les dortoirs non chauffés, des chaussures et vêtements inadaptés, d'où parfois des engelures aux mains et aux pieds. Immédiatement, elles étaient aussi confrontées à une nourriture, des odeurs et des saveurs différentes, à l'absence de riz. Les filles possédaient très peu d'objets de leur pays, voire pas du tout, parfois juste une photographie reçue avant de partir, donc très peu de choses qui les raccrochaient à leurs origines⁷⁶.

La distance séparant la France du Vietnam est diversement appréciée. Les premières arrivées après un voyage en bateau long d'une trentaine de jours, avaient bien conscience d'être très loin de leur pays : elles se souviennent encore d'un périple interminable, du mal de mer, des escales (mais elles restaient à bord), de paysages et de personnes rencontrées. Elles avaient conscience qu'elles ne retourneraient plus au Vietnam, que leur vie d'avant était terminée. Elles devaient

73. ANOM, 90 APC 4293, FOEFI exercice 1975.

74. *Ibid.*

75. Entretien avec Josette L. 31/01/2018.

76. Entretiens avec les Eurasiennes et les religieuses.

s'intégrer ou plutôt s'assimiler ⁷⁷, et pour cela, accepter de nouvelles règles de vie, oublier leur culture. Les Eurasiennes arrivées en avion n'eurent pas la même représentation de l'éloignement géographique : elles ne se souviennent que des nuages et des bonbons distribués pour empêcher le mal d'oreilles. Arrivées à destination, certaines attendaient donc de retourner au pays, ne mesurant ni le temps, ni l'espace, demeurant tristes et désespérées. Certaines déprimaient : « comme un enfant assis sur un banc si vous lui dites "tu bouges pas, maman revient", si elle ne revient pas l'enfant reste toujours là dans son coin à attendre » ⁷⁸.

Les relations avec la famille restée au pays, surtout avec la mère, se limitaient à une correspondance minimale, deux fois par an, à Noël et à Pâques, car les timbres étaient chers. Toutes écrivaient à peu près la même chose : « vous me manquez », « je vais bien », « je travaille bien à l'école »... Celles qui avaient le plus de facilité pour écrire et étaient un peu plus imaginatives étaient copiées par les autres. Les lettres reçues – pas par toutes les filles – peu nombreuses, étaient aussi pauvres et ne pouvaient pas contribuer, à de rares exceptions près, au maintien d'un véritable lien, ni même à une idéalisation de celui-ci. Sans compter que ces correspondances étaient ouvertes par les sœurs, les colis également parfois ponctionnés au nom de l'intérêt général : un beau tissu brodé qui devait servir à tailler un chemisier se retrouva sur l'autel de la chapelle ⁷⁹.

La relation à la mère était complexe, car celle-ci joue un rôle primordial dans la transmission de l'identité métisse quelle que soit l'origine du père ⁸⁰. Ainsi, les Eurasiennes, Africasiennes ou Indo-vietnamiennes se considéraient comme ayant la même identité. La position sacrificielle des mères, rejetées par leur famille et leur communauté, acceptant de confier leur enfant à la FOEFI pour son bien, ne fut pas explicitée aux filles qui s'interrogeaient sur la raison de leur « abandon ». En ne donnant pas d'éléments de compréhension, les religieuses entretenaient un questionnement déstabilisant. Les Eurasiennes n'ont compris que bien plus tard l'abnégation totale de leurs mères, parfois quand elles ont eu elles-mêmes des enfants et se sont rendu compte qu'elles n'auraient pas ce courage d'abandonner leur enfant, même pour son bien. Non explicité à l'époque, ce sacrifice initial et suprême des mères justifiait pourtant toutes les obligations imposées ensuite aux filles : combien de fois les ex-pensionnaires ont entendu que telle ou telle décision, telle ou telle obligation ou interdiction et jusqu'aux

77. Michel Wieviorka, « L'intégration : un concept en difficulté ». *Cahiers internationaux de sociologie*, n° 125, 2008/2, p. 221-240 ; Stéphane Beaud et Gérard Noiriel, « L'"assimilation", un concept en panne ». *Revue internationale d'action communautaire*, 21, 1989, p. 63-76.

78. Entretien avec Yvonne F. 9/01/2018.

79. Entretien avec Paule M. 26/01/2018.

80. Han Victor Lu, « Migration, métissage et transmission ». *Le Coq-héron*, 3/230, 2017, p. 58-79.

punitions s'imposaient « pour votre bien », « dans votre intérêt », pour devenir de vraies, « de bonnes Françaises ». Ce qui impliquait une obéissance absolue, l'acceptation des décisions prises pour elles par la FOEFI et/ou les religieuses.

Certaines ont appris longtemps après leur arrivée, par bribes, les conditions de leur transfert, la raison de leur changement de prénom. Car l'identité, c'est aussi l'état civil. Deux des ex-pensionnaires interviewées étaient en France depuis plusieurs années quand elles ont découvert que leurs pères respectifs, qu'elles avaient connus – un Vietnamiens et un légionnaire russe – les avaient abandonnées. Aucune explication ne leur a été donnée alors, elles ont dû encaisser ce choc. Ce n'est que bien plus tard qu'elles ont compris que cet abandon était le préalable nécessaire pour établir leur état civil en tant qu'enfant né de père inconnu présumé français (décret de 1928), afin d'être prises en charge par la FOEFI et envoyées en France ⁸¹. C'est aussi presque par hasard que des filles ont découvert que leurs frères étaient également dans des foyers de la FOEFI, mais sans possibilité de les rencontrer, afin de ne pas entraver leur assimilation. Dans la même ligne, la FOEFI estimait qu'un mariage entre un Eurasien et une Eurasienne était un échec, car ne permettant, ni à l'un, ni à l'autre d'intégrer une famille française, alors que l'exogamie était nécessaire à une bonne assimilation ⁸².

Conclusion

La construction subjective des jeunes Eurasiennes « rapatriées » en France dans le contexte postcolonial des années 1950 et 1960 s'est opérée dans trois dimensions. Elles ont dû se construire en tant que migrantes, en tant que femmes et en tant que métisses. L'éducation qu'elles ont reçue ne les a guère accompagnées de manière satisfaisante, minimisant leur déracinement en privilégiant le terme de « rapatriement », effaçant leurs origines par l'assimilation. Ce sont donc par des expériences individuelles, partagées au sein du groupe des Eurasiennes ou plus intimes, qu'elles se sont définies en tant que sujets, en occultant – ou intériorisant – beaucoup de choses mais aussi en mobilisant leurs forces résilientes.

Cette histoire est évidemment à replacer dans son contexte. Par exemple, la plupart des filles de cette époque n'ont pas reçu davantage d'éducation sexuelle et d'apprentissage de la féminité. Et le traitement subi par les Eurasiennes s'intègre plus globalement dans la biopolitique

81. Entretiens avec Francine L. 10/01/2018 et Nina V. 17/01/2018.

82. Il y eut néanmoins des mariages entre Eurasiennes et Vietnamiens venus en France pour leurs études. Entretiens avec Monique F. 15/02/2018, et Jeannette G. 12/01/2018.

de l'« assimilation des enfants indigènes »⁸³ qui concerne aussi bien les enfants réunionnais que des enfants algériens et d'autres colonies⁸⁴. Comme d'autres enfants ayant subi le traumatisme de la migration, elles ont fait preuve de résilience pour reprendre racine dans un pays qui n'était pas le leur, pour devenir des femmes adaptées à la société française.

La spécificité de la subjectivité juvénile des Eurasiennes tient à la conjugaison de plusieurs éléments structurants de sa construction, dont le métissage. Elles ont, malgré tout, réussi à créer et à entretenir une mémoire de groupe dans laquelle elles se reconnaissent. Elles ont émergé très lentement et très progressivement de leur incompréhension initiale. Toutes ont une relation complexe à leurs origines et se définissent comme des sujets issus de deux cultures. La construction des identités métisses, ici eurasienne ou africasiennne, a été bien étudiée et documentée, notamment pour la période de l'adolescence, avec la problématique bien connue de « l'inconfort de l'entre-deux »⁸⁵. Certaines se sentent une âme asiatique, mais sont très frustrées de ne plus connaître la langue, qu'elles ont été contraintes d'oublier, et de ne pas mieux connaître la culture, qu'on ne leur a jamais enseignée. Cette réalité renvoie au « complexe de la banane », théorisé par des spécialistes de l'adoption transnationale : Jaune en dehors, mais Blanc en dedans, c'est-à-dire d'apparence vietnamienne mais avec des comportements, des valeurs et des idées françaises⁸⁶.

La question de la recherche des origines, ou/et d'un retour dans le pays de naissance, est intervenue bien après l'entrée dans la vie active des Eurasiennes : « on n'avait pas le temps, il fallait travailler, fonder une famille, les enfants ». Plusieurs n'ont pas voulu rechercher leur père trop tôt, pour ne pas le déranger, alors qu'il avait sans doute refait sa vie en France. Pour beaucoup, c'est depuis la retraite qu'elles s'intéressent davantage à leurs origines, parfois lors de la naissance des premiers petits-enfants, de la découverte d'un documentaire sur le Vietnam, de la sollicitation d'un historien... La difficulté de parler de leur histoire et de leurs origines avec leurs enfants, les ex-pensionnaires l'expliquent par l'impossibilité de faire comprendre une situation familiale complexe dans un contexte très particulier : « je ne connaissais pas les réponses à mes questions, donc comment répondre aux questions de mes enfants ? ». Cette attitude est comparable à celle de la difficile

83. Ivan Jablonka, *Les enfants de la République. L'intégration des jeunes de 1789 à nos jours*, Paris, Seuil, 2010.

84. Yves Denéchère, « Les "enfants de Madame Massu". Ruvre sociale, politique et citoyenneté pendant et après la guerre d'Algérie (1957-1980) », *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, 64-3, 2017, p. 125-150.

85. Marie-Rose Moro, *Enfants d'ici venus d'ailleurs*, Paris, Pluriel, 2011. Notamment « Devenir adolescent métis », p. 101-116 ; Dominique Rolland, « Métis d'Indochine, l'inconfort d'un entre-deux », *L'Autre*, 2/vol 8, 2007, p. 199-212.

86. Jean-François Chicoine, Patricia Germain & Johanne Lemieux, *L'enfant adopté dans le monde (en 15 chapitres et demi)*, Montréal, L'Hôpital Saint-Justine, 2003.

transmission de l'histoire familiale au sein des familles de réfugiés d'Indochine puis d'Asie du Sud Est ⁸⁷.

Lors de sa dissolution en 1983, la FOEFI envoie aux ex-pensionnaires dont elle connaît l'adresse leur dossier personnel, les autres sont déposés aux archives nationales (ANOM). En tous cas, la FOEFI juge indispensable « de débarrasser les dossiers des correspondances qui n'ont plus d'intérêt ou qui pourraient être mal interprétées par des personnes étrangères à la psychologie de l'Eurasien » ⁸⁸... ce qui n'est pourtant pas le cas des personnes concernées. En accusant réception de leur dossier certaines ont eu un déclic : « j'ai réalisé pour la première fois de ma vie combien il était bon de savoir que j'avais des racines quelque part » ⁸⁹. Un certain nombre d'Eurasiennes sont toujours à la recherche de « traces de soi » dans une relation complexe à la généalogie ⁹⁰. Elles recherchent une mère restée au Vietnam, le nom du père ou une tombe. En 2017, l'une d'entre elles commence, à l'âge de 66 ans, à chercher des informations sur son père, et retrouve une sœur au Vietnam, 58 ans après son départ ⁹¹.

En 1987, après une journée de retrouvailles à l'ancien foyer pour garçons de Vouvray (Indre-et-Loire), d'anciens pupilles de la FOEFI décident de créer une association pour se retrouver, pour partager des souvenirs. En 1991, une scission s'opère et une seconde association appelée « L'Eurasie » est créée par des anciennes pupilles très liées à l'abbaye et aux sœurs NDM – qui les accueillait annuellement pour un rassemblement – et à Marguerite Graffeuil – qui a reçu des lettres de gratitude de la part d'Eurasiennes jusqu'à sa mort ⁹². De nombreuses membres de l'association sont présentes lors de ses obsèques. Très tournée vers la culture vietnamienne, « L'Eurasie » répond un peu au vœu du président de la FOEFI : que les métis deviennent des traits d'union entre la France et le Vietnam. Quelques années plus tard, « L'Eurasie » s'éteint et seule demeure l'association FOEFI. En 2014, d'anciens pupilles, garçons et filles se réunissent à Saint-Rambert, chaque groupe découvrant un peu plus le vécu de l'autre. Aujourd'hui, une « Amicale des Eurasiennes » entretient une mémoire vive de cette expérience. En juin 2019, dans le parc de l'abbaye, en présence d'élus, elles ont inauguré une plaque commémorant le cinquantenaire de l'arrivée des premières Eurasiennes en 1949. Elles portent un regard plus ou moins critique sur les modalités de leur migration vécue tout à la fois comme un sauvetage, plus ou moins justifié, et un déracinement subi.

87. Paola Revue, Marion Feldman et Marie-Rose Moro, « Travail sur des descendants de rapatriés d'Indochine : transmission et vécu identitaire », *L'Autre*, 3/vol.15, 2014, p. 356-364.

88. ANOM, 90 APC 4294, FOEFI exercice 1977.

89. ANOM, 90 APC 4296, lettre de J. A. à Marguerite Graffeuil, 19 février 1977.

90. Patrice Marcilloux, *Les ego-archives. Traces documentaires et recherche de soi*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2013.

91. Entretien avec Marie-Dominique L. 11/01/2018.

92. ANOM, 90APC 4296, lettres 1977 et 1978.